

Eileen Barker, The centrality of religion in Social Life. Essays in Honor of James A. Beckford

Farnham, Ashgate, 2010, 260 p.

Jean-Louis Ormières



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/25387>

DOI : 10.4000/assr.25387

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2013

Pagination : 132

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Jean-Louis Ormières, « Eileen Barker, The centrality of religion in Social Life. Essays in Honor of James A. Beckford », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 164 | 2013, mis en ligne le 17 février 2014, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/25387> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.25387>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Eileen Barker, The centrality of religion in Social Life. Essays in Honor of James A. Beckford

Farnham, Ashgate, 2010, 260 p.

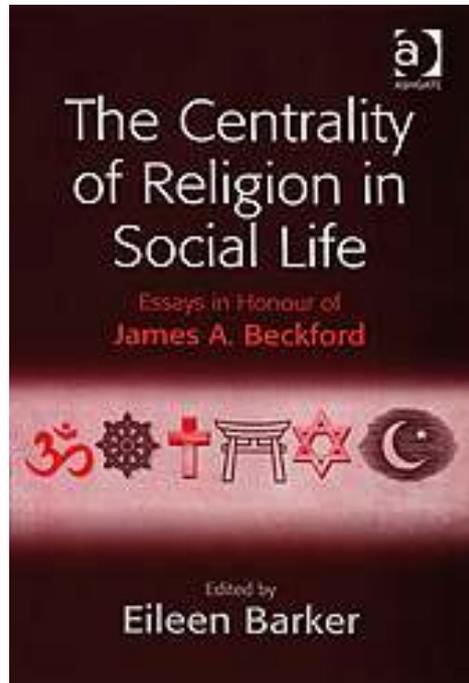
Jean-Louis Ormières

RÉFÉRENCE

Eileen Barker, The centrality of religion in Social Life. Essays in Honor of James A. Beckford, Farnham, Ashgate, 2010, 260 p.

1 Dédié au sociologue britannique James Beckford, qui s'est particulièrement intéressé aux nouveaux mouvements religieux, contribuant à ce que la sociologie religieuse ne soit pas reléguée à la marge au sein de la sociologie, l'ouvrage collectif publié sous la direction d'Eileen Barker, entend mettre l'accent sur le rôle central de la religion dans la vie sociale contemporaine démentant de fait l'idée d'une perte d'influence du religieux dans le monde occidental.

2 Les contributions sont regroupées en quatre sections. La première est consacrée à l'analyse du cas français. Grace Davie souligne que bien qu'étant constitutionnellement plus démocratique que la Grande-Bretagne, la France fait montre d'une moindre tolérance à l'égard des religions. Exemple aux yeux de



certain, la laïcité française, comme le montre Jean-Paul Willaime, n'a pas toujours permis, en particulier au cours des dernières décennies, d'éviter les tensions consécutives à l'émergence de nouveaux mouvements religieux et au développement de l'islam. S'appuyant sur une étude comparative entre France et Belgique, Karel Dobbelaere fait valoir que ces deux pays, l'un et l'autre de tradition catholique, ont connu une sécularisation « manifeste » contrairement aux pays protestants pour lesquels la sécularisation a été un processus « latent ». Cependant bien que le terme « laïcité » puisse s'appliquer indifféremment à la France et à la Belgique, il renvoie en France à un principe constitutionnel, alors qu'en Belgique il concerne un groupe particulier, qui aux côtés de l'Église catholique et d'autres religions reconnues, offre des services publics tels que l'éducation et la santé. Véronique Altglas traite des controverses suscitées par les dérives sectaires (meurtres et suicides de l'Ordre du Temple solaire) des années 1990 et le rapport parlementaire qui établissait une liste de 172 mouvements « dangereux ».

3 La deuxième section traite de l'insertion de mouvements religieux. Si, dans plusieurs pays européens, certains d'entre eux sont parvenus à s'adapter, comme c'est le cas des immigrants de religion sikhe en Italie (voir la contribution d'Enzo Pace), David Veas s'interroge sur le relatif manque de succès des Témoins de Jéhovah tant sur le continent européen qu'outre-Atlantique. Sophie Gilliat-Ray, étudiant les prisons anglaises, montre comment une religion minoritaire telle que l'islam a réussi à s'insérer dans une société par le biais d'institutions particulières.

4 La troisième section est consacrée aux rapports entre religion, pouvoir et politique. La contribution de David Martin qui s'appuie sur des sources diverses (théologiques, historiques, sociologiques et littéraires) a pour objet la confrontation d'une part entre la vision chrétienne transcendante de la paix sur terre et d'autre part la sécularité de la politique, du pouvoir et de la violence. Sur cette question, Thomas Luckmann distingue les sociétés archaïques au sein desquelles les êtres humains sont impuissants face à

Dieu et à l'Église et où le pouvoir, la loi et l'économie se confondent avec le système de parenté et les sociétés occidentales contemporaines, dans lesquelles les normes politiques et économiques fondées sur le rationnel ont peu à peu remplacé les normes religieuses.

- 5 La dernière section a pour volonté de s'interroger sur les relations entre les conceptions de la religion et celles de la spiritualité. De manière quelque peu inattendue, Eileen Barker, à partir d'une enquête fondée sur la distinction entre deux pôles, celui de la spiritualité et celui de la religiosité, montre que ceux qui se définissent eux-mêmes comme spirituels et religieux sont plus proches du pôle idéal typique religieux que ceux qui se définissent comme religieux, mais non spirituels. Utilisant le concept de « Nouveaux mouvements spirituels », équivalent au New Age occidental, Susumu Shimazono, examine la tendance à la resacralisation du Japon contemporain et observe que ceux qui y adhèrent se réclament moins d'une religion que d'une spiritualité.
- 6 Tenant compte de la possibilité d'être spirituel sans être religieux et d'une définition de la spiritualité basée sur quatre éléments (éclectisme religieux, matérialité, attention au corps humain et existence d'une frontière floue entre sacré et profane), Meredith McGuire considère que, contrairement à la « religiosité », le terme « spiritualité » doit être utilisé pour désigner des modèles d'expériences et de pratiques spirituelles qui inclut une religion vécue sur le plan individuel. On est dès lors très proche de l'individualisme religieux étudié par Danièle Hervieu-Léger dans sa contribution de la première section consacrée aux relations entre modernité et spiritualité depuis le XVII^e et le XVIII^e Siècle.
- 7 L'incorporation du concept de spiritualité dans les travaux de sociologie religieuse, concluent Eileen Barker et James T. Richardson, dans le chapitre introductif de cet ouvrage, ne diminue en rien la nécessité pour les sciences sociales de reconnaître le caractère central de la religion dans nos sociétés.